



**ACADÉMIE
DE TOULOUSE**

*Liberté
Égalité
Fraternité*

ÉPREUVE ORALE ANTICIPÉE DE FRANÇAIS

RÉCAPITULATIF DES ŒUVRES ET DES TEXTES SESSION 2023 – VOIE GÉNÉRALE

Établissement : Lycée Vincent-Auriol

Adresse : 36, av. de Sorèze // 31250 Revel

Classe : 1^{er}

Nom du professeur de lettres de la classe : M. Florent Libral

Nom et prénom du candidat :

**Œuvre choisie par le candidat
pour la seconde partie de l'épreuve :**

Auteur, titre

OBJET D'ÉTUDE N° 1 : La poésie du XIXe siècle au XXIe siècle

Œuvre intégrale choisie : Charles Baudelaire, <i>Les Fleurs du Mal</i> (1857-1861), édition indifférente	
Problématique indicative : Comment le poète change-t-il la boue de la souffrance (physique ou mentale) en l'or de l'oeuvre poétique ?	
explication n° 1	extrait : CX - « Une Martyre » (du v. 13, « Semblable aux visions pâles qu'enfante l'ombre » jusqu'au v. 48 « L'immensité de son désir »).
explication n° 2	extrait : XXIII - « La Chevelure » (du v. 11, « J'irai là-bas où l'arbre et l'homme, pleins de sève » jusqu'à la fin du poème)
explication n° 3	extrait : LXXXIX - « Le Cygne I. » (du début jusqu'à « comme s'il adressait des reproches à Dieu. »)
Parcours associé : Alchimie poétique, la boue et l'or.	
explication n° 4	extrait : Aloysius Bertrand, « La Ronde sous la cloche », <i>Gaspard de la Nuit</i> (1842)
explication n° 5	extrait : Victor Hugo, « A quatre prisonniers », <i>Les Châtiments</i> (1853).
Lecture(s) cursive(s) proposée(s) : Christian Bobin, <i>La Présence pure</i> , dans <i>La Présence pure (et autres textes)</i> , Gallimard, 1999, coll « Poésie ».	

OBJET D'ÉTUDE N° 2 : Le théâtre du XVIe au XVIIIe siècle

Œuvre intégrale choisie : Pierre Carlet de Marivaux, <i>Les Fausses confidences</i> (1737), édition indifférente	
Problématique indicative : Quelles sont les fonctions du stratagème de théâtre, qu'il réussisse ou qu'il échoue ?	
explication n° 6	Extrait : Acte I, sc. 2, Dorante - « Cette femme-ci a un rang dans le monde [...] » - DUBOIS - « [...] on vous enrichira, tout ruiné que vous êtes, entendez-vous ? »
explication n° 7	Extrait : Acte II, sc. 13 - ARAMINTE - « Etes-vous prêt à écrire ? » [...] » - fin de la scène.
explication n° 8	Extrait : Acte III, sc. 12 « DORANTE - Et j'ai de l'argent à vous remettre [...] » - « DORANTE - Il faut que vous soyez instruite. »
Parcours associé : Théâtre et stratagème	
explication n° 9	extrait : Molière, <i>Le Tartuffe ou l'imposteur</i> , IV, 5, v. 1495-1516 (Elmire, Tartuffe) : « TARTUFFE - Contentez mon désir [...] » - « ELMIRE - Il faut bien s'y résoudre, et contenter les gens. »
Explication n° 10	extrait : Molière, <i>Tartuffe</i> , IV, 5 et 6, v. 1517-1534 (Elmire, Tartuffe, Orgon) - « ELMIRE - Si ce consentement porte en soi quelque offense [...] » - ELMIRE « Et ne vous fiez point aux simples conjectures. »
Lecture(s) cursive(s) proposée(s) : Molière, <i>L'Ecole des femmes</i> (1662)	
Autres : Etude comparative des mises en scène des <i>Fausse Confidences</i> par Luc Bondy (Théâtre de l'Odéon, 2015) et Didier Bezace (Théâtre d'Aubervilliers, 2010) : II, 13 et III, 12	

OBJET D'ÉTUDE N° 3 : Le roman et le récit du Moyen Age au XXIe siècle

Œuvre intégrale choisie : Antoine Prévost, <i>Histoire du chevalier des Grieux et de Manon Lescaut</i> (1731), éditions Belin-Gallimard, collection « Classico Lycée ».	
Problématique indicative : Comment Prévost parvient-il à bâtir un univers romanesque ?	
explication n° 11	Extrait : La rencontre. « J'avais marqué le temps de mon départ d'Amiens. » - « [...] et qui a causé par la suite tous ses malheurs et les miens. » (p. 26-27)
explication n° 12	Extrait : La comédie jouée au vieux de G*** M***. « Il lui compta ensuite [...] » - « [...] pendant le souper. » (p. 78-80).
explication n° 13	Extrait : L'enterrement de Manon : « Je demeurai, plus de 24 heures [...] » - « [...] sans perdre le peu de connaissance et de sentiment qui me restait. » (p. 198-199).
Parcours associé : Personnages en marge, plaisirs du romanesque	
explication n° 14	Pierre Choderlos de Laclos, <i>Les Liaisons dangereuses</i> , 1782, deuxième partie, lettre LXXXI (Merteuil à Valmont), extrait.
Explication n° 15	Sylvie Germain, <i>Jours de Colère</i> , 1989 (extrait).
Lecture(s) cursive(s) proposée(s) : Honoré de Balzac, <i>La duchesse de Langeais</i> (1834)	

OBJET D'ÉTUDE n° 4 : La littérature d'idées du XVIe au XVIIIe siècle

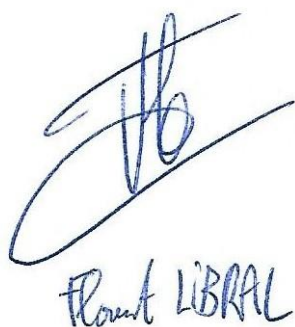
Œuvre intégrale choisie : Jean de La Bruyère, <i>Les Caractères</i> (1688-1696), livres V à X, éditions Gallimard, collection « Folio plus Lycée ».	
Problématique indicative : Par quels moyens le moraliste révèle-t-il les ressorts de la comédie sociale et plus généralement humaine ?	
explication n° 16	« De La Cour » (livre VIII), remarques 1 à 11 (« Le reproche en un sens le plus honorable [...] hommes fort durs, mais fort polis. »), p. 98-99.
explication n° 17	« Des Grands » (livre IX), remarque 50 (portrait de Pamphile), de « Un Pamphile est plein de lui-même » à « [...] des <i>Floridors</i> , des <i>Mondoris</i> », p. 141-142.
Explication n°18	« Des Biens de fortune » (livre VI), remarque 78 (Zénobie), de « Ni les troubles, Zénobie » à « de sa fortune », p. 74.
Parcours associé : « La comédie sociale »	
Explication n°19	Jean de la Fontaine, « Les Obsèques de la Lionne », <i>Fables</i> , VIII, 14, extrait (du v. 17 « Je définis la Cour [...] » à la fin du poème).
Explication n°20	Blaise Pascal, <i>Pensées</i> , « Vanité », n°31-38 (fragment Sellier 78) : « Nos magistrats ont bien connu ce mystère [...] » - « [...] sans une opinion avantageuse de sa suffisance. »
Lecture(s) cursive(s) proposée(s) : Voltaire, <i>Zadig</i> (1747)	

**SITUATION PARTICULIÈRE DU CANDIDAT OU DE LA CLASSE, le cas échéant,
et justification de la modification apportée au récapitulatif**

Récapitulatif arrêté à la date du : 20/5/23

Nom et signature du professeur :

Nom et signature du chef d'établissement :



Florent LIBRAL

Liste alphabétique des élèves 1°1		Œuvre choisie en vue de l'entretien
Nom	Prénom	CA : La Bruyère, <i>Les Caractères</i> EF : Molière, <i>L'École des femmes</i> FM = Baudelaire, <i>Les Fleurs du Mal</i> FC = Marivaux, <i>Les Fausses confidences</i> PP = Bobin, <i>La Présence pure</i> ML = Prevost, <i>Manon Lescaut</i> ZA = Voltaire, <i>Zadig</i>
Albigot	Lisa	EF
Araujo	Mathias	ZA
Belloteau	Léa	FC
Berjaud	Lisa	FC
Burie	Jade	FC
Calleja	Marc-Anthony	ZA
Canches	Louis	FC
Cassan	Alba	FC
Cénac	Aymeric	EF
Combet	Mayrig	CA
Defosse	Carla	FC
Denjean	Justin	ML
Desperies	Luhan	ZA
Dumont	Adèle	EF
Farina	Anaëlle	CA
Fontorbes	Satine	ZA
Furnemont	Aurélie	FC
Grébert	Pierre	ZA
Gregorio	Emma	ZA
Guirola	Gabin	ZA
Lainé	Sarah	ML
Larroque	Iris	?
Launay	Emile	ZA
Maignan	Tom	ZA
Molinier	Célia	FC
Montagné	Mattéo	EF
Puginier - - Cristofol	Cécilia	PP
Sablayrolles	Lucie	EF
Toulze	Matthias	EF
Venet	Zoé	EF

Annexe : textes de l'année

I. La Poésie

Texte 1. Baudelaire, « Une Martyre » (extrait)

[...]

Semblable aux visions pâles qu'enfante l'ombre
Et qui nous enchaînent les yeux,
La tête, avec l'amas de sa crinière sombre
Et de ses bijoux précieux,

Sur la table de nuit, comme une renoncule,
Repose ; et, vide de pensers,
Un regard vague et blanc comme le crépuscule
S'échappe des yeux révoltés.

Sur le lit, le tronc nu sans scrupules étale
Dans le plus complet abandon
La secrète splendeur et la beauté fatale
Dont la nature lui fit don ;

Un bas rosâtre, orné de coins d'or, à la jambe,
Comme un souvenir est resté ;
La jarrettière, ainsi qu'un oeil secret qui flambe,
Darde un regard diamanté.

Le singulier aspect de cette solitude
Et d'un grand portrait langoureux,
Aux yeux provocateurs comme son attitude,
Révèle un amour ténébreux,

Une coupable joie et des fêtes étranges
Pleines de baisers infernaux,
Dont se réjouissait l'essaim des mauvais anges
Nageant dans les plis des rideaux ;

Et cependant, à voir la maigreur élégante
De l'épaule au contour heurté,
La hanche un peu pointue et la taille fringante
Ainsi qu'un reptile irrité,

Elle est bien jeune encor ! - Son âme exaspérée

Et ses sens par l'ennui mordus
S'étaient-ils entr'ouverts à la meute altérée
Des désirs errants et perdus ?

L'homme vindicatif que tu n'as pu, vivante,
Malgré tant d'amour, assouvir,
Combla-t-il sur ta chair inerte et complaisante
L'immensité de son désir ?

[...]

2. Baudelaire, « La Chevelure » (extrait)

[...]

J'irai là-bas où l'arbre et l'homme, pleins de sève,
Se pâment longuement sous l'ardeur des climats ;
Fortes tresses, soyez la houle qui m'enlève !
Tu contiens, mer d'ébène, un éblouissant rêve
De voiles, de rameurs, de flammes et de mâts :

Un port retentissant où mon âme peut boire
A grands flots le parfum, le son et la couleur ;
Où les vaisseaux, glissant dans l'or et dans la moire,
Ouvrent leurs vastes bras pour embrasser la gloire
D'un ciel pur où frémit l'éternelle chaleur.

Je plongerai ma tête amoureuse d'ivresse
Dans ce noir océan où l'autre est enfermé ;
Et mon esprit subtil que le roulis caresse
Saura vous retrouver, ô féconde paresse,
Infinis bercements du loisir embaumé !

Cheveux bleus, pavillon de ténèbres tendues,
Vous me rendez l'azur du ciel immense et rond ;
Sur les bords duvetés de vos mèches tordues
Je m'enivre ardemment des senteurs confondues
De l'huile de coco, du musc et du goudron.

Longtemps ! toujours ! ma main dans ta crinière lourde
Sèmera le rubis, la perle et le saphir,
Afin qu'à mon désir tu ne sois jamais sourde !
N'es-tu pas l'oasis où je rêve, et la gourde
Où je hume à longs traits le vin du souvenir ?

3. Baudelaire, « Le Cygne. I. »

Andromaque, je pense à vous ! Ce petit fleuve,
Pauvre et triste miroir où jadis resplendit
L'immense majesté de vos douleurs de veuve,
Ce Simois menteur qui par vos pleurs grandit,

A fécondé soudain ma mémoire fertile,
Comme je traversais le nouveau Carrousel.
Le vieux Paris n'est plus (la forme d'une ville
Change plus vite, hélas ! que le cœur d'un mortel) ;

Je ne vois qu'en esprit tout ce camp de baraques,
Ces tas de chapiteaux ébauchés et de fûts,
Les herbes, les gros blocs verdis par l'eau des flaques,
Et, brillant aux carreaux, le bric-à-brac confus.

Là s'étalait jadis une ménagerie ;
Là je vis, un matin, à l'heure où sous les cieux
Froids et clairs le Travail s'éveille, où la voirie
Pousse un sombre ouragan dans l'air silencieux,

Un cygne qui s'était évadé de sa cage,
Et, de ses pieds palmés frottant le pavé sec,
Sur le sol raboteux traînait son blanc plumage.
Près d'un ruisseau sans eau la bête ouvrant le bec

Baignait nerveusement ses ailes dans la poudre,
Et disait, le cœur plein de son beau lac natal :
"Eau, quand donc pleuvras-tu ? quand tonneras-tu, foudre ?"
Je vois ce malheureux, mythe étrange et fatal,

Vers le ciel quelquefois, comme l'homme d'Ovide,
Vers le ciel ironique et cruellement bleu,
Sur son cou convulsif tendant sa tête avide
Comme s'il adressait des reproches à Dieu !

4. Aloysius Bertrand, « La ronde sous la cloche », *Gaspard de la Nuit*

*C'était un bâtiment lourd, presque carré, entouré de ruines,
et dont la tour principale, qui possédait
encore son horloge, dominait tout le quartier.*
Fenimore Cooper.

Douze magiciens dansaient une ronde sous la grosse cloche de Saint-Jean. Ils évoquèrent l'orage l'un après l'autre, et du fond de mon lit je comptai avec épouvante douze voix qui traversèrent processionnellement les ténèbres.

Aussitôt la lune courut se cacher derrière les nuées, et une pluie mêlée d'éclairs et de tourbillons fouetta ma fenêtre, tandis que les girouettes criaient comme des grues en sentinelle sur qui crève l'averse dans les bois.

La chanterelle de mon luth, appendu à la cloison, éclata ; mon chardonneret battit de l'aile dans sa cage ; quelque esprit curieux tourna un feuillet du Roman-de-la-Rose qui dormait sur mon pupitre.

Mais soudain gronda la foudre au haut de Saint-Jean. Les enchanteurs s'évanouirent frappés à mort, et je vis de loin leurs livres de magie brûler comme une torche dans le noir clocher.

Cette effrayante lueur peignait des rouges flammes du purgatoire et de l'enfer les murailles de la gothique église, et prolongeait sur les maisons voisines l'ombre de la statue gigantesque de Saint-Jean.

Les girouettes se rouillèrent ; la lune fondit les nuées gris de perle ; la pluie ne tomba plus que goutte à goutte des bords du toit, et la brise, ouvrant ma fenêtre mal close, jeta sur mon oreiller les fleurs de mon jasmin secoué par l'orage.

5. Victor Hugo, « A quatre prisonniers » (Après leur condamnation)

Mes fils, soyez contents ; l'honneur est où vous êtes.
Et vous, mes deux amis, la gloire, ô fiers poètes,
Couronne votre nom par l'affront désigné ;
Offrez aux juges vils, groupe abject et stupide,
Toi, ta douceur intrépide,
Toi, ton sourire indigné.

Dans cette salle, où Dieu voit la laideur des âmes,
Devant ces froids jurés, choisis pour être infâmes,
Ces douze hommes, muets, de leur honte chargés,
Ô justice, j'ai cru, justice auguste et sombre,
Voir autour de toi dans l'ombre
Douze sépulcres rangés.

Ils vous ont condamnés, que l'avenir les juge !
Toi, pour avoir crié : la France est le refuge
Des vaincus, des proscrits ! - Je t'approuve, mon fils !
Toi, pour avoir, devant la hache qui s'obstine,
Insulté la guillotine,
Et vengé le crucifix !

Les temps sont durs ; c'est bien. Le martyr console.
J'admire, ô Vérité, plus que toute auréole,
Plus que le nimbe ardent des saints en oraison,
Plus que les trônes d'or devant qui tout s'efface,
L'ombre que font sur ta face
Les barreaux d'une prison !

Quoi que le méchant fasse en sa bassesse noire,
L'outrage injuste et vil là-haut se change en gloire.
Quand Jésus commençait sa longue passion,
Le crachat qu'un bourreau lança sur son front blême
Fit au ciel à l'instant même
Une constellation !

Conciergerie, Paris en novembre 1851.

II. Le théâtre

6. Marivaux, *Les Fausses confidences*, acte I, sc. 2 (extrait).

DORANTE. – Cette femme-ci a un rang dans le monde ; elle est liée avec tout ce qu'il y a de mieux, veuve d'un mari qui avait une grande charge dans les finances, et tu crois qu'elle fera quelque attention à moi, que je l'épouserai, moi qui ne suis rien, moi qui n'ai point de bien ?

DUBOIS. – Point de bien ! votre bonne mine est un Pérou ! Tournez-vous un peu, que je vous considère encore ; allons, Monsieur, vous vous moquez, il n'y a point de plus grand seigneur que vous à Paris : voilà une taille qui vaut toutes les dignités possibles, et notre affaire est infaillible, absolument infaillible ; il me semble que je vous vois déjà en déshabillé dans l'appartement de Madame.

DORANTE. – Quelle chimère !

DUBOIS. – Oui, je le soutiens. Vous êtes actuellement dans votre salle et vos équipages sont sous la remise.

DORANTE. – Elle a plus de cinquante mille livres de rente, Dubois.

DUBOIS. – Ah ! vous en avez bien soixante pour le moins.

DORANTE. – Et tu me dis qu'elle est extrêmement raisonnable ?

DUBOIS. – Tant mieux pour vous, et tant pis pour elle. Si vous lui plaisez, elle en sera si honteuse, elle se débattrait tant, elle deviendrait si faible, qu'elle ne pourra se soutenir qu'en épousant ; vous m'en direz des nouvelles. Vous l'avez vue et vous l'aimez ?

DORANTE. – Je l'aime avec passion, et c'est ce qui fait que je tremble !

DUBOIS. – Oh ! vous m'impatientez avec vos terreurs : eh que diantre ! un peu de confiance ; vous réussirez, vous dis-je. Je m'en charge, je le veux, je l'ai mis là ; nous sommes convenus de toutes nos actions ; toutes nos mesures sont prises ; je connais l'humeur de ma maîtresse, je sais votre mérite, je sais mes talents, je vous conduis, et on vous aimera, toute raisonnable qu'on est ; on vous épousera, toute fière qu'on est, et on vous enrichira, tout ruiné que vous êtes, entendez-vous ?

7. Les Fausses confidences, acte II, scène 13 (extrait)

[...]

ARAMINTE, *poursuivant*. Êtes-vous prêt à écrire ?

DORANTE. Madame, je ne trouve point de papier.

ARAMINTE, *allant elle-même*. Vous n'en trouvez point ! En voilà devant vous.

DORANTE. Il est vrai.

ARAMINTE. Écrivez. Hâtez-vous de venir, Monsieur ; votre mariage est sûr... Avez-vous écrit ?

DORANTE. Comment, Madame ?

ARAMINTE. Vous ne m'écoutez donc pas ? Votre mariage est sûr ; Madame veut que je vous l'écrive, et vous attend pour vous le dire.

À *part*. Il souffre, mais il ne dit mot ; est-ce qu'il ne parlera pas ? N'attribuez point cette résolution à la crainte que Madame pourrait avoir des suites d'un procès douteux.

DORANTE. Je vous ai assuré que vous le gagneriez, Madame : douteux, il ne l'est point.

ARAMINTE. N'importe, achevez. Non, Monsieur, je suis chargé de sa part de vous assurer que la seule justice qu'elle rend à votre mérite la détermine.

DORANTE, à *part*. Ciel ! Je suis perdu.

Haut. Mais, Madame, vous n'aviez aucune inclination pour lui.

ARAMINTE. Achevez, vous dis-je... Qu'elle rend à votre mérite la détermine... Je crois que la main vous tremble ! Vous paraissez changé. Qu'est-ce que cela signifie ? Vous trouvez-vous mal ?

DORANTE. Je ne me trouve pas bien, Madame.

ARAMINTE. Quoi ! Si subitement ! Cela est singulier. Pliez la lettre et mettez : À Monsieur le Comte Dorimont. Vous direz à Dubois qu'il la lui porte.

À *part*. Le cœur me bat !

À *Dorante*. Voilà qui est écrit tout de travers ! Cette adresse-là n'est presque pas lisible.

À *part*. Il n'y a pas encore là de quoi le convaincre.

DORANTE, à *part*. Ne serait-ce point aussi pour m'éprouver ? Dubois ne m'a averti de rien.

8. Les Fausses confidences – Acte III, scène 12 (extrait)

DORANTE, *ému*. Un de vos fermiers est venu tantôt, Madame.

ARAMINTE, *émue*. Un de mes fermiers !... Cela se peut bien.

DORANTE. Oui, Madame... il est venu.

ARAMINTE, *toujours émue*. Je n'en doute pas.

DORANTE, *ému*. Et j'ai de l'argent à vous remettre.

ARAMINTE. Ah ! De l'argent... nous verrons.

DORANTE. Quand il vous plaira, Madame, de le recevoir.

ARAMINTE. Oui... Je le recevrai... Vous me le donnerez.

À *part*. Je ne sais ce que je lui répons.

DORANTE. Ne serait-il pas temps de vous l'apporter ce soir ou demain, Madame ?

ARAMINTE. Demain, dites-vous ! Comment vous garder jusque-là, après ce qui est arrivé ?

DORANTE, *plaintivement*. De tout le temps de ma vie que je vais passer loin de vous, je n'aurais plus que ce seul jour qui m'en serait précieux.

ARAMINTE. Il n'y a pas moyen, Dorante ; il faut se quitter. On sait que vous m'aimez, et l'on croirait que je n'en suis pas fâchée.

DORANTE. Hélas ! Madame, que je vais être à plaindre !

ARAMINTE. Ah ! Allez, Dorante, chacun a ses chagrins.

DORANTE. J'ai tout perdu ! J'avais un portrait, et je ne l'ai plus.

ARAMINTE. À quoi vous sert de l'avoir ? Vous savez peindre.

DORANTE. Je ne pourrai de longtemps m'en dédommager. D'ailleurs, celui-ci m'aurait été bien cher ! Il a été entre vos mains, Madame.

ARAMINTE. Mais vous n'êtes pas raisonnable.

DORANTE. Ah ! Madame, je vais être éloigné de vous. Vous serez assez vengée. N'ajoutez rien à ma douleur.

ARAMINTE. Vous donner mon portrait ! songez-vous que ce serait avouer que je vous aime ?

DORANTE. Que vous m'aimez, Madame ! Quelle idée ! Qui pourrait se l'imaginer ?

ARAMINTE, *d'un ton vif et naïf*. Et voilà pourtant ce qui m'arrive.

DORANTE, *se jetant à ses genoux*. Je me meurs !

ARAMINTE. Je ne sais plus où je suis. Modérez votre joie : levez-vous, Dorante.

DORANTE, *se lève et dit tendrement*. Je ne la mérite pas. Cette joie me transporte. Je ne la mérite pas, Madame. Vous allez me l'ôter, mais n'importe, il faut que vous soyez instruite.

Parcours associé « Théâtre et stratagème »

9. Molière, *Tartuffe ou l'imposteur*, acte IV, sc. 5, v. 1495-1516

TARTUFFE

[...] Contentez mon désir, et n'ayez point d'effroi :
Je vous répons de tout, et prends le mal sur moi.
Vous toussiez fort, Madame.

ELMIRE.

Oui, je suis au supplice.

TARTUFFE.

Vous plaît-il un morceau de ce jus de réglisse ?

ELMIRE.

C'est un rhume obstiné, sans doute, et je vois bien
Que tous les jus du monde ici ne feront rien

TARTUFFE.

Cela certes est fâcheux.

ELMIRE.

Oui, plus qu'on ne peut dire.

TARTUFFE.

Enfin votre scrupule est facile à détruire :

Vous êtes assurée ici d'un plein secret,

Et le mal n'est jamais que dans l'éclat qu'on fait ;

Le scandale du monde est ce qui fait l'offense,

Et ce n'est pas pécher que pécher en silence.

ELMIRE, *après avoir encore toussé*.

Enfin je vois qu'il faut se résoudre à céder,

Qu'il faut que je consente à vous tout accorder,

Et qu'à moins de cela je ne dois point prétendre

Qu'on puisse être content et qu'on veuille se rendre.

Sans doute il est fâcheux d'en venir jusque-là,

Et c'est bien malgré moi que je franchis cela ;

Mais puisque l'on s'obstine à m'y vouloir réduire,

Puisqu'on ne veut point croire à tout ce qu'on peut dire,

Et qu'on veut des témoins qui soient plus convaincants,

Il faut bien s'y résoudre, et contenter les gens.

10. *Idem*, v. 1517-1534

ELMIRE

Si ce consentement porte en soi quelque offense,
Tant pis pour qui me force à cette violence ;
La faute assurément n'en doit pas être à moi.

TARTUFFE.

Oui, Madame, on s'en charge ; et la chose de soi....

ELMIRE.

Ouvrez un peu la porte, et voyez, je vous prie,
Si mon mari n'est point dans cette galerie.

TARTUFFE.

Qu'est-il besoin pour lui du soin que vous prenez ?

C'est un homme, entre nous, à mener par le nez ;

De tous nos entretiens il est pour faire gloire,

Et je l'ai mis au point de voir tout sans rien croire.

ELMIRE.

Il n'importe : sortez, je vous prie, un moment,

Et partout là dehors voyez exactement.

SCÈNE VI.

Orgon, Elmire.

ORGON, *sortant de dessous la table.*

Voilà, je vous l'avoue, un abominable homme.

Je n'en puis revenir, et tout ceci m'assomme.

ELMIRE.

Quoi ! Vous sortez si tôt ? Vous vous moquez des gens.

Rentrez sous le tapis, il n'est pas encor temps ;

Attendez jusqu'au bout, pour voir les choses sûres,

Et ne vous fiez point aux simples conjectures.

III. le roman

Manon Lescaut

11. Extrait I.

J'avais marqué le temps de mon départ d'Amiens. Hélas ! que ne le marquai-je un jour plus tôt ! j'aurais porté chez mon père toute mon innocence. La veille même de celui que je devais quitter cette ville, étant à me promener avec mon ami, qui s'appelait Tiberge, nous vîmes arriver le coche d'Arras, et nous le suivîmes jusqu'à l'hôtellerie où ces voitures descendent. Nous n'avions pas d'autre motif que la curiosité. Il en sortit quelques femmes qui se retirèrent aussitôt ; mais il en resta une, fort jeune, qui s'arrêta seule dans la cour, pendant qu'un homme d'un âge avancé, qui paraissait lui servir de conducteur, s'empressait de faire tirer son équipage des paniers. Elle me parut si charmante, que moi, qui n'avais jamais pensé à la différence des sexes, ni regardé une fille avec un peu d'attention ; moi, dis-je, dont tout le monde admirait la sagesse et la retenue, je me trouvai enflammé tout d'un coup jusqu'au transport. J'avais le défaut d'être excessivement timide et facile à déconcerter ; mais, loin d'être arrêté alors par cette faiblesse, je m'avançai vers la maîtresse de mon cœur.

Quoiqu'elle fût encore moins âgée que moi, elle reçut mes politesses sans paraître embarrassée. Je lui demandai ce qui l'amenait à Amiens, et si elle y avait quelques personnes

de connaissance. Elle me répondit ingénument qu'elle y était envoyée par ses parents pour être religieuse. L'amour me rendait déjà si éclairé depuis un moment qu'il était dans mon cœur, que je regardai ce dessein comme un coup mortel pour mes désirs. Je lui parlai d'une manière qui lui fit comprendre mes sentiments ; car elle était bien plus expérimentée que moi : c'était malgré elle qu'on l'envoyait au couvent, pour arrêter sans doute son penchant au plaisir, qui s'était déjà déclaré, et qui a causé dans la suite tous ses malheurs et les miens.

12. Extrait II

Il lui compta ensuite en beaux louis d'or la somme de deux mille quatre cents livres, qui faisaient la moitié de la pension. Il assaisonna son présent de quantité de douceurs dans le goût de la vieille cour. Manon ne put lui refuser quelques baisers ; c'était autant de droits qu'elle acquérait sur l'argent qu'il lui mettait entre les mains. J'étais à la porte, où je prêtais l'oreille en attendant que Lescaut m'avertît d'entrer.

Il vint me prendre par la main, lorsque Manon eut serré l'argent et les bijoux ; et me conduisant vers M. de G*** M***, il m'ordonna de lui faire la révérence. J'en fis deux ou trois des plus profondes. « Excusez, monsieur, lui dit Lescaut, c'est un enfant fort neuf. Il est bien éloigné, comme vous le voyez, d'avoir des airs de Paris ; mais nous espérons qu'un peu d'usage le façonnera. Vous aurez l'honneur de voir ici souvent monsieur, ajouta-t-il en se tournant vers moi ; faites bien votre profit d'un si bon modèle. »

Le vieil amant parut prendre plaisir à me voir. Il me donna deux ou trois petits coups sur la joue en me disant que j'étais un joli garçon, mais qu'il fallait être sur mes gardes à Paris, où les jeunes gens se laissent aller facilement à la débauche. Lescaut l'assura que j'étais naturellement si sage, que je ne parlais que de me faire prêtre, et que tout mon plaisir était à faire des petites chapelles. « Je lui trouve de l'air de Manon, » reprit le vieillard en me haussant le menton avec la main. Je répondis d'un air niais : « Monsieur, c'est que nos deux chairs se touchent de bien proche ; aussi j'aime ma sœur comme un autre moi-même. — L'entendez-vous ? dit-il à Lescaut ; il a de l'esprit. C'est dommage que cet enfant-là n'ait pas un peu plus de monde. — Ho ! monsieur, repris-je, j'en ai vu beaucoup chez nous dans les églises, et je crois bien que j'en trouverai à Paris de plus sots que moi. — Voyez, ajouta-t-il, cela est admirable pour un enfant de province. »

Toute notre conversation fut à peu près du même goût pendant le souper.

13. Extrait III.

Je demurai plus de vingt-quatre heures la bouche attachée sur le visage et sur les mains de ma chère Manon. Mon dessein était d'y mourir ; mais je fis réflexion, au commencement du second jour, que son corps serait exposé, après mon trépas, à devenir la pâture des bêtes sauvages. Je formai la résolution de l'enterrer, et d'attendre la mort sur sa fosse. J'étais déjà si proche de ma fin, par l'affaiblissement que le jeûne et la douleur m'avaient causé, que j'eus besoin de quantité d'efforts pour me tenir debout. Je fus obligé de recourir aux liqueurs fortes que j'avais apportées ; elles me rendirent autant de force qu'il en fallait pour le triste office que j'allais exécuter. Il ne m'était pas difficile d'ouvrir la terre dans le lieu où je me trouvais ; c'était une campagne couverte de sable. Je rompis mon épée pour m'en servir à creuser, mais j'en tirai moins de secours que de mes mains. J'ouvris une large fosse ; j'y plaçai l'idole de mon cœur, après avoir pris soin de l'envelopper de tous mes habits pour empêcher le sable de la toucher. Je ne la mis dans cet état qu'après l'avoir embrassée mille fois avec toute l'ardeur du plus parfait amour. Je m'assis encore près d'elle ; je la considérai longtemps ; je ne pouvais me résoudre à fermer sa fosse. Enfin, mes forces recommençant à s'affaiblir, et craignant d'en manquer tout à fait avant la fin de mon entreprise, j'ensevelis pour toujours dans le sein de la terre ce qu'elle

avait porté de plus parfait et de plus aimable. Je me couchai ensuite sur la fosse, le visage tourné vers le sable ; et, fermant les yeux avec le dessein de ne les ouvrir jamais, j'invoquai le secours du ciel, et j'attendis la mort avec impatience.

Ce qui vous paraîtra difficile à croire, c'est que pendant tout l'exercice de ce lugubre ministère, il ne sortit point une larme de mes yeux ni un soupir de ma bouche. La consternation profonde où j'étais, et le dessein déterminé de mourir, avaient coupé le cours à toutes les expressions du désespoir et de la douleur. Aussi ne demeurai-je pas longtemps dans la posture où j'étais sur la fosse sans perdre le peu de connaissance et de sentiment qui me restaient.

Parcours associé.

14. Pierre Choderlos de Laclos, *Les Liaisons dangereuses*, lettre LXXXI (Merteuil à Valmont)

Mais moi, qu'ai-je de commun avec ces femmes inconsidérées ? Quand m'avez-vous vue m'écarter des règles que je me suis prescrites, & manquer à mes principes ? je dis mes principes, & je le dis à dessein : car ils ne sont pas, comme ceux des autres femmes, donnés au hasard, reçus sans examen & suivis par habitude ; ils sont le fruit de mes profondes réflexions ; je les ai créés, & je puis dire que je suis mon ouvrage.

[...]

J'étudiai nos mœurs dans les romans ; nos opinions dans les philosophes ; je cherchai même dans les moralistes les plus sévères ce qu'ils exigeaient de nous, & je m'assurai ainsi de ce qu'on pouvait faire, de ce qu'on devait penser, & de ce qu'il fallait paraître. Une fois fixée sur ces trois objets, le dernier seul présentait quelques difficultés dans son exécution ; j'espérai les vaincre, & j'en méditai les moyens.

Je commençais à m'ennuyer de mes plaisirs rustiques, trop peu variés pour ma tête active ; je sentais un besoin de coquetterie qui me raccommoda avec l'amour ; non pour le ressentir à la vérité, mais pour l'inspirer & le feindre. En vain m'avait-on dit, & avais-je lu qu'on ne pouvait feindre ce sentiment ; je voyais pourtant que, pour y parvenir, il suffisait de joindre à l'esprit d'un auteur, le talent d'un comédien. Je m'exerçai dans les deux genres, & peut-être avec quelque succès ; mais au lieu de rechercher les vains applaudissements du théâtre, je résolus d'employer à mon bonheur ce que tant d'autres sacrifiaient à la vanité.

15. Sylvie Germain, *Jours de colère*

Ils étaient hommes des forêts. Et les forêts les avaient faits à leur image. À leur puissance, leur solitude, leur dureté. Dureté puisée dans celle de leur sol commun, ce socle de granit d'un rose tendre vieux de millions de siècles, bruissant de sources, troué d'étangs, partout saillant d'entre les herbes, les fougères et les ronces. Un même chant les habitait, hommes et arbres. Un chant depuis toujours confronté au silence, à la roche. Un chant sans mélodie. Un chant brutal, heurté comme les saisons, - des étés écrasants de chaleur, de longs hivers pétrifiés sous la neige. Un chant fait de cris, de clameurs, de résonances et de stridences. Un chant qui scandait autant leurs joies que leurs colères.

Car tout en eux prenait des accents de colère, même l'amour. Ils avaient été élevés davantage parmi les arbres que parmi les hommes, ils s'étaient nourris depuis l'enfance des fruits, des végétaux et des baies sauvages qui poussent dans les sous-bois et de la chair des bêtes qui

gîtent dans les forêts ; ils connaissaient tous les chemins que dessinent au ciel les étoiles et tous les sentiers qui sinuent entre les arbres, les ronciers et les taillis et dans l'ombre desquels se glissent les renards, les chats sauvages et les chevreuils, et les venelles que frayent les sangliers. Des venelles tracées à ras de terre entre les herbes et les épines en parallèle à la Voie lactée, comme en miroir. Comme en écho aussi à la route qui conduisait les pèlerins de Vézelay vers Saint-Jacques-de-Compostelle. Ils connaissaient tous les passages séculaires creusés par les bêtes, les hommes et les étoiles.

IV. La littérature d'idées

Les Caractères

16. « De la Cour », remarques 1-11

1 (I)

Le reproche en un sens le plus honorable que l'on puisse faire à un homme, c'est de lui dire qu'il ne sait pas la cour : il n'y a sorte de vertus qu'on ne rassemble en lui par ce seul mot.

2 (I)

Un homme qui sait la cour est maître de son geste, de ses yeux et de son visage ; il est profond, impénétrable ; il dissimule les mauvais offices, sourit à ses ennemis, contraint son humeur, déguise ses passions, dément son cœur, parle, agit contre ses sentiments. Tout ce grand raffinement n'est qu'un vice, que l'on appelle fausseté, quelquefois aussi inutile au courtisan pour sa fortune, que la franchise, la sincérité et la vertu.

3 (IV)

Qui peut nommer de certaines couleurs changeantes, et qui sont diverses selon les divers jours dont on les regarde ? de même, qui peut définir la cour ?

4 (IV)

Se dérober à la cour un seul moment, c'est y renoncer : le courtisan qui l'a vue le matin la voit le soir pour la reconnaître le lendemain, ou afin que lui-même y soit connu.

5 (IV)

L'on est petit à la cour, et quelque vanité que l'on ait, on s'y trouve tel ; mais le mal est commun, et les grands mêmes y sont petits.

6 (I)

La province est l'endroit d'où la cour, comme dans son point de vue, paraît une chose admirable : si l'on s'en approche, ses agréments diminuent, comme ceux d'une perspective que l'on voit de trop près.

7 (I)

L'on s'accoutume difficilement à une vie qui se passe dans une antichambre, dans des cours, ou sur l'escalier.

8 (VII)

La cour ne rend pas content ; elle empêche qu'on ne le soit ailleurs.

9 (I)

Il faut qu'un honnête homme ait tâté de la cour : il découvre en y entrant comme un nouveau monde qui lui était inconnu, où il voit régner également le vice et la politesse, et où tout lui est utile, le bon et le mauvais.

10 (VI)

La cour est comme un édifice bâti de marbre : je veux dire qu'elle est composée d'hommes fort durs, mais fort polis.

11 (I)

L'on va quelquefois à la cour pour en revenir, et se faire par là respecter du noble de sa province, ou de son diocésain.

17. « Des Grands », remarque 50 (extrait)

(VI) Un Pamphile est plein de lui-même, ne se perd pas de vue, ne sort point de l'idée de sa grandeur, de ses alliances, de sa charge, de sa dignité ; il ramasse, pour ainsi dire, toutes ses pièces, s'en enveloppe pour se faire valoir ; il dit : Mon ordre, mon cordon bleu ; il l'étale ou il le cache par ostentation. Un Pamphile en un mot veut être grand, il croit l'être ; il ne l'est pas, il est d'après un grand. Si quelquefois il sourit à un homme du dernier ordre, à un homme d'esprit, il choisit son temps si juste, qu'il n'est jamais pris sur le fait : aussi la rougeur lui monterait-elle au visage s'il était malheureusement surpris dans la moindre familiarité avec quelqu'un qui n'est ni opulent, ni puissant, ni ami d'un ministre, ni son allié, ni son domestique. Il est sévère et inexorable à qui n'a point encore fait sa fortune. Il vous aperçoit un jour dans une galerie, et il vous fuit ; et le lendemain, s'il vous trouve en un endroit moins public, ou s'il est public, en la compagnie d'un grand, il prend courage, il vient à vous, et il vous dit : Vous ne faisiez pas hier semblant de nous voir. Tantôt il vous quitte brusquement pour joindre un seigneur ou un premier commis ; et tantôt s'il les trouve avec vous en conversation, il vous coupe et vous les enlève. Vous l'abordez une autre fois, et il ne s'arrête pas ; il se fait suivre, vous parle si haut que c'est une scène pour ceux qui passent. Aussi les Pamphiles sont-ils toujours comme sur un théâtre : gens nourris dans le faux, et qui ne haïssent rien tant que d'être naturels ; vrais personnages de comédie, des *Floridors*, des *Mondoris*.

18. « Des Biens de Fortune », remarque 78 (entière)

Ni les troubles, Zénobie, qui agitent votre empire, ni la guerre que vous soutenez virilement contre une nation puissante depuis la mort du roi votre époux, ne diminuent rien de votre magnificence. Vous avez préféré à toute autre contrée les rives de l'Euphrate pour y élever un superbe édifice : l'air y est sain et tempéré, la situation en est riante ; un bois sacré l'ombrage du côté du couchant ; les dieux de Syrie, qui habitent quelquefois la terre, n'y auraient pu choisir une plus belle demeure. La campagne autour est couverte d'hommes qui taillent et qui coupent, qui vont et qui viennent, qui roulent ou qui charrient le bois du Liban, l'airain et le porphyre ; les grues et les machines gémissent dans l'air, et font espérer à ceux qui voyagent vers l'Arabie de revoir à leur retour en leurs foyers ce palais achevé, et dans cette splendeur où vous désirez de le porter avant de l'habiter, vous et les princes vos enfants. N'y épargnez rien, grande Reine ; employez-y l'or et tout l'art des plus excellents ouvriers ; que les Phidias et les Zeuxis de votre siècle déploient toute leur science sur vos plafonds et sur vos lambris ; tracez-y de vastes et de délicieux jardins, dont l'enchantement soit tel qu'ils ne paraissent pas faits de la main des hommes ; épuisez vos trésors et votre industrie sur cet ouvrage incomparable ; et après que vous y aurez mis, Zénobie, la dernière main, quelqu'un de ces pâtres qui habitent les sables voisins de Palmyre, devenu riche par les péages de vos rivières, achètera un jour à deniers comptants cette royale maison, pour l'embellir, et la rendre plus digne de lui et de sa fortune.

Parcours associé « La comédie sociale »

19. La Fontaine, « Les Obsèques de la Lionne » (extrait)

[...]

Je définis la cour un pays où les gens
Tristes, gais, prêts à tout, à tout indifférents,
Sont ce qu'il plaît au Prince, ou s'ils ne peuvent l'être,
Tâchent au moins de le parêtrer,
Peuple caméléon, peuple singe du maître,
On dirait qu'un esprit anime mille corps ;
C'est bien là que les gens sont de simples ressorts.
Pour revenir à notre affaire
Le Cerf ne pleura point, comment eût-il pu faire ?
Cette mort le vengeait ; la Reine avait jadis
Etranglé sa femme et son fils.
Bref il ne pleura point. Un flatteur l'alla dire,
Et soutint qu'il l'avait vu rire.
La colère du Roi, comme dit Salomon,
Est terrible, et surtout celle du roi Lion :
Mais ce Cerf n'avait pas accoutumé de lire.
Le Monarque lui dit : Chétif hôte des bois
Tu ris, tu ne suis pas ces gémissantes voix.
Nous n'appliquerons point sur tes membres profanes
Nos sacrés ongles ; venez Loups,
Vengez la Reine, immolez tous
Ce traître à ses augustes mânes.

Le Cerf reprit alors : Sire, le temps de pleurs
Est passé ; la douleur est ici superflue.
Votre digne moitié couchée entre des fleurs,
Tout près d'ici m'est apparue ;
Et je l'ai d'abord reconnue.
Ami, m'a-t-elle dit, garde que ce convoi,
Quand je vais chez les Dieux, ne t'oblige à des larmes.
Aux Champs Elysiens j'ai goûté mille charmes,
Conversant avec ceux qui sont saints comme moi.
Laisse agir quelque temps le désespoir du Roi.
J'y prends plaisir. A peine on eut ouï la chose,
Qu'on se mit à crier : Miracle, apothéose !
Le Cerf eut un présent, bien loin d'être puni.
Amusez les Rois par des songes,
Flattez-les, payez-les d'agréables mensonges,
Quelque indignation dont leur coeur soit rempli,
Ils goberont l'appât, vous serez leur ami.

20. 1670 (posthume). Blaise Pascal, *Les Pensées*

Nos magistrats ont bien connu ce mystère. Leurs robes rouges, leurs hermines dont ils s'emmaillotent en chats fourrés, les palais où ils jugent, les fleurs de lys, tout cet appareil auguste était fort nécessaire. Et si les médecins n'avaient des soutanes et des mules et que les docteurs n'eussent des bonnets carrés et des robes trop amples de quatre parties, jamais ils n'auraient dupé le monde, qui ne peut résister à cette montre si authentique. S'ils avaient la véritable justice et si les médecins avaient le vrai art de guérir, ils n'auraient que faire de bonnets carrés. La majesté de ces sciences serait assez vénérable d'elle-même. Mais n'ayant que des sciences imaginaires il faut qu'ils prennent ces vains instruments, qui frappent l'imagination, à laquelle ils ont affaire. Et par là en effet ils s'attirent le respect.

Les seuls gens de guerre ne se sont pas déguisés de la sorte, parce qu'en effet leur part est plus essentielle. Ils s'établissent par la force, les autres par grimace.

C'est ainsi que nos rois n'ont pas recherché ces déguisements. Ils ne se sont pas masqués d'habits extraordinaires pour paraître tels, mais ils se sont accompagnés de gardes, de hallebardes. Ces troupes en armes qui n'ont de mains et de force que pour eux, les trompettes et les tambours qui marchent au-devant et ces légions qui les environnent font trembler les plus fermes. Ils n'ont pas l'habit seulement, ils ont la force. Il faudrait avoir une raison bien épurée pour regarder comme un autre homme le Grand Seigneur environné, dans son superbe Sérail, de quarante mille janissaires.

Nous ne pouvons pas seulement voir un avocat en soutane et le bonnet en tête sans une opinion avantageuse de sa suffisance.

L'imagination dispose de tout. Elle fait la beauté, la justice et le bonheur qui est le tout du monde.